

# Les deux pigeons

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre :  
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,  
Fut assez fou pour entreprendre  
Un voyage en lointain pays.  
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?  
Voulez-vous quitter votre frère ?  
L'absence est le plus grand des maux :  
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,  
Les dangers, les soins du voyage,  
Changent un peu votre courage.  
Encore, si la saison s'avançait davantage !  
Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau  
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.  
Je ne songerai plus que rencontre funeste,  
Que faucons, que réseaux. Hélas, dirai-je, il pleut :  
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,  
Bon soupé, bon gîte, et le reste ? »  
Ce discours ébranla le cœur  
De notre imprudent voyageur ;  
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète  
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;  
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :  
Je reviendrai dans peu conter de point en point  
Mes aventures à mon frère ;  
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère  
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.  
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'advint :  
Vous y croirez être vous-même. »  
À ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.  
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage  
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.  
Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage  
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.  
L'air devenu serein, il part tout morfondu,  
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;  
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,  
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;  
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs,  
Les menteurs et traîtres appas.  
Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,  
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :  
Quelque plume y périt, et le pis du destin  
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,  
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle  
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,  
Semblait un forçat échappé.  
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues  
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.  
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,  
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,  
Crut, pour ce coup, que ses malheurs  
Finiraient par cette aventure ;  
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)  
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié  
La volatile malheureuse,

Qui, maudissant sa curiosité,  
Traînant l'aile et tirant le pied,  
Demi-morte et demi-boiteuse,  
Droit au logis s'en retourna :  
Que bien, que mal, elle arriva,  
Sans autre aventure fâcheuse.  
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger  
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.  
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?  
Que ce soit aux rives prochaines.  
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,  
Toujours divers, toujours nouveau ;  
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.  
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,  
Contre le Louvre et ses trésors,  
Contre le firmament et sa voûte céleste,  
Changé les bois, changé les lieux  
Honorés par les pas, éclairés par les yeux  
De l'aimable et jeune bergère  
Pour qui, sous le fils de Cythère,  
Je servis, engagé par mes premiers serments.  
Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?  
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants  
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?  
Ah ! si mon cœur osait encore se renflammer !  
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?  
Ai-je passé le temps d'aimer ?